LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Ce n'était point sans s'être heurté contre des volontés inexorables, contre des entêtements farouches, qu'il avait réussi à établir des services où les blessés français, traités comme les blessés allemands, recevaient les mêmes soins et se voyaient entourés des mêmes sollicitudes.

Il éloignait avec indignation ceux qui dans un blessé français s'obstinaient à ne voir qu'un ennemi.

Ce fut surtout aux environs de Paris qu'il eut à lutter contre le mauvais vouloir des généraux chez qui l'énervernement causé par la longueur du siège déculpait la brutalité tudesque.

Blasius Wolff, après avoir triomphé de ces mauvais vouloirs, avait fait établir les services d'ambulance avec un soin tout particulier.

Il s'occupait de tout, voyait tout de ses propres yeux, et comme sous son enveloppe massive battait un cœur vraiment humain, il avait déjà sauvé bon nombre des nôtres tombés en combattant et qui sans lui seraient morts.

Après la signature du traité de paix, lorsque l'armée allemande évacua Versailles, ne conservant de garnison que dans nos forts, le médecin en chef remit aux mains des chirurgiens français les services des hôpitaux et des ambulances où s'entassaient cavaliers, fantassins, mobiles et gardes nationaux, mêlés aux blessés allemands, dont l'état n'avait pas permis de leur faire suivre le mouvement d'évacuation.

Le gouvernement français prenait l'engagement de les rapatrier plus tard quand ils seraient guéris.

Les blessés, quelsqu'ils fussent, n'avaient qu'à se louer des soins qui venaient de leur être prodigués, et ils le criaient à qui voulait l'entendre.

Lorsque éclata l'abominable insurrection du 18 mars, hôpitaux et ambulances se trouvaient un peu dégarnis déjà. Mais les lits vides furent bientôt remplis par les soldats des troupes régulières que les balles communardes venaient de frapper.

Le nombre augmenta chaque jour.

Les combats du Mont-Valérien, les escarmouches continuelles avec les fédérés, renouvelèrent l'encombrement qui existait à la fin de la guerre.

Versailles présentait alors un aspect tout particulier et inoubliable.

Les honnêtes gens qui avaient pu fuir Paris pour échapper aux persécutions et aux exactions de la Commune étaient venus chercher un asile, soit dans la ville même, soit aux environs.

Beaucoup de femmes d'officiers avec leurs enfants étaient aussi accourues des quatre coins de la France pour rejoindre leurs maris, heureuses de les embrasser après six mois d'une séparation pleine d'angoisses.

Dans chaque quartier s'étaient formées des sociétés charitables de dames, auxquelles se joignaient les prêtres émigrés de Paris, et dont le but était d'apporter des douceurs et de prodiguer des consolations à nos soldats blessés.

Chaque jour, ces sociétés rendaient visite aux malades placés dans les hôpitaux et dans les ambulances, les mains remplies de friandises, de bonnes paroles aux lèvres et du dévouement plein le cœur.

Dès que la présence de l'abbé Raoul d'Areynes fut connue à Versailles, un soupir de soulagement, accompagné d'une exclamation joyeuse s'échappa de la poitrine et de la gorge de tous les gens qui le connaissaient.

On le croyait prisonnier de la Commune et jeté à la Roquette avec les autres otages.

Le vicaire de Saint-Ambroise, prédicateur fort apprécié à Saint-Sulpice, était une personnalité en vue, à laquelle la haute société parisienne rendait justice aussi bien que les pauvres gens du quartier Popincourt.

On admirait son caractère ferme et droit et la largeur de son esprit.

On le savait sans cesse debout, toujours sur la brèche, prêt à combattre lorsqu'il s'agissait de soulager des cœurs et de conquérir des âmes.

On voyait en lui la véritable et admirable incarnation du prêtre, lorsque le prêtre est un apôtre.

On s'empressa autour de lui.

On le consulta, et ses conseils simplement donnés firent loi.

Il réunit en un seul faisceau les armes éparses de la charité, et il fut le fondateur de cette Société qui, quelques années plus tard, devait prendre ce titre si beau :

ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES

Pour secourir les blessés en temps de guerre

XXXI

Nos braves petits soldats du Tonkin, du Dahomey et enfin de toutes nos possessions coloniales, savent comment ont tenu parole celles qui avaient promis de consacrer leur dévouement à cette œuvre grandiose.

L'abbé d'Areynes fut nommé Directeur de cette association.

Ce fut chez lui que se centralisèrent les dons en argent et en nature, et il reçut mission de les distribuer.

On savait que le vicaire de Saint-Ambroise était riche, mais que sa fortune appartenait bien plus aux pauvres qu'à lui-même.

Ce brevet d'infatigable charité lui avait attiré toutes les sympathies, tous les respects, toutes les confiances.

Parmi les membres adhérents de la Société de secours se trouvait le comte Edmond de Kernoël, capitaine de vaisseau en activité de service, qui avait fait toute la campagne d'Orient de la façon la plus brillante, sa femme, Rolande de Kernoël, et son fils Lucien, un enfant de dix ans.

Raoul d'Areynes s'était senti attiré vers cette famille dont le chef lui semblait la vivante incarnation de la bravoure et de la loyauté.

Le capitaine avait trente-cinq ans.

Sa femme allait en avoir trente.

Un matin, revenant des avant-postes où quelques jours auparavant il avait eu un de ses marins — son ordonnance — grièvement blessé, M. de Kernoël manifesta le désir d'aller à l'hôpital prendre des nouvelles d'Yves Kerdrac.

Ainsi s'appelaient le marin blessé.

Rolande et Lucien devaient l'y accompagner.

Kerdrac était du même pays que le comte de Kernoël.

Ploërmel, ce charmant village de la côte bretonne dont un opéra-comique a rendu le nom célèbre, les avaient vus naître tous les deux dans la même année, dans le même mois, le même jour, presque à la même heure.

Le comte aimait Kerdrac, fils de l'un des serviteurs de son père, et Kerdrac le rendait bien, professant pour lui un culte absolu et un dévouement sans bornes.

Lorsque Edmond de Kernoël avait été nommé enseigne de vaisseau, Yves s'était engagé dans la marine afin de pouvoir le suivre partout, et depuis lors il ne l'avait jamais quitté.

Ce fut dans l'après-midi, à l'heure réglementaire des visites, que la famille de Kernoël se rendit à l'hôpital.

Yves Kerdrac occupait le lit numéro 9 de la salle Saint-Jean.

A côté de lui, dans le lit numéro 10, se trouvait un pauvre diable de garde national amputé d'une jambe depuis longtemps déjà, et dont l'état ne laissait pas que d'inquiéter le chirurgien chargé du service de cette salle.

L'amputation avait eu lieu le lendemain de la bataille de Montretout, dans une ambulance allemande.

Un foyer purulent s'étant ouvert dans la blessure faisait craindre des complications qui vraisemblablement amèneraient la mort.

Le matin, à la visite, le docteur s'était dit :

— C'est la gangrène... ! L'homme est perdu...

Le blessé souffrait le martyre.

Une fièvre ardente brûlait son sang.

— Le camarade *passera bientôt la mer noire* ! murmurait Yves Kerdrac dans son idiome pittoresque de matelot breton, il ferait bien de faire signer sa feuille d'embarquement par un prêtre...

Le marin, lui, avait reçu une balle dans le pied gauche.

Le projectile s'était logé dans les chairs, au beau milieu d'un réseau de tendons et de muscles, et l'extraction en avait été très douloureuse.